C.I.R.A.
52
14160

HEM DAY

Le Châtiment de Dieu

L'Eglise c'est la Guerre

Illustrations de Léo Campion

PENSÉE ET ACTION
25, Chaussée de Wavre
BRUXELLES
1934

HEM DAY

Le Châtiment de Dieu

L'Eglise c'est la Guerre

Illustrations de Léo Campion

PENSÉE ET ACTION
25, Chaussée de Wavre
BRUXELLES
1934

A MON PERE,
qui me préserva du virus catholique.

A HAN RYNER,
mon « père » spirituel, en toute gratitude.

HEM DAY.

AVANT-PROPOS

L'Eglise, c'est la guerre

« Qui formulera le total des meurtres, des assassinats, des hécatombes, des fusillades, des crimes dont le sectarisme religieux et le mysticisme intolérant ont ensanglanté le sol sur lequel se traîne l'Humanité écrasée par le tyran sanguinaire que les castes sacerdotales se sont donné la sinistre mission de nous faire adorer ? »

Sébastien FAURE.
(Les Crimes de Dieu).

L'Eglise, c'est la Guerre! Dans son laconisme sévère, cette pensée résume toute la politique de l'église à travers les siècles.

Tantôt, au service des puissants contre les déshérités, avec les exploiteurs contre les exploités, hier luttant seule en vue d'une suprématie nécessaire, s'alliant aujourd'hui aux princes, aux Etats et aux potentats pour continuer à garder cette suprématie, tant matérielle, que spirituelle, l'Eglise reste un instrument politique d'une puissance formidable. Son intolérance n'a d'égale que l'oppression qu'elle exerce sur les peuples.

Henri Barbusse avait raison de déclarer : Le catholicisme est incontestablement, et irrémédiablement, du côté de la guerre. Les sentiments si doux et si charitables des saints et de certaines grandes figures catholiques ne servent que d'argument de propagande fallacieuse à une institution qui, en tant que telle, s'est faite l'avocat spirituel, le soutien, le pilier moral, si je puis dire, de l'ordre d'oppression et de réaction.

« Ce ne sont pas là des affirmations hâtives où m'entraîne la polémique. J'ai longuement et profondément étudié la question du Christianisme, surtout à ses origines et dans ses premiers développements. Passée une courte période révolutionnaire, le Christianisme est devenu une force d'état, un impérialisme comme celui de l'Empire romain, qu'il n'a remplacé que d'apparence. » (1).

Pour s'en convaincre, qu'on ouvre la Bible, ce livre qu'on dit divin, et où, déjà, on trouve l'apologie des combats, des batailles, des guerres, car, contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, la Bible n'est pas un livre de paix.

La Bible qui est la base essentielle du Christianisme — il n'est permis à personne d'interpréter la Sainte Ecriture contrairement au sens qu'a tenu et que tient à lui donner notre Sainte Mère l'Eglise — reste et restera un ouvrage non seulement immoral, mais d'une cruelle inhumanité.

---

(1) *Le Faubourg*, janvier 1927, cité par André Lorulot dans « Les Catholiques, la Paix et la Société des Nations. » Edition de l'« Idée Libre ».

Anathème contre quiconque osera mettre en doute les élucubrations qu'elle contient, anathème contre quiconque prétendra les expliquer autrement que la Sainte-Mère l'Eglise, et ne pensez pas que ce soit aux siècles passés que ces malédictions furent lancées.

Le concile général du Vatican en 1870 se fait le défenseur austère de la « révélation », Léon XIII dans son encyclique Providentissimus, proclame la sainteté de la Bible, en 1893, et le 7 juin 1929, le Cardinal Merry del Val,de triste mémoire, écrit: « Ceux qui veulent donner en nourriture au peuple la Sainte Ecriture sans aucun contrôle sont aussi les partisans du libre-examen qui est le principe le plus absurde et le plus subversif qui existe. »

Au XX^e^ siècle, cette condamnation du libre-examen semble friser le crétinisme, mais cela montre que les serviteurs de l'Eglise n'ont pas renoncé à poursuivre leur œuvre d'obscurantisme.

La Bible toléra que les tyrans usent et abusent de leur autorité; elle fut invoquée pour brûler les sorcières, et les Inquisiteurs s'en réclamèrent pour justifier les atrocités et les crimes qu'ils commettaient en vue d'exterminer les hérétiques, pis encore, elle légitima l'esclavage. Tel est l'enseignement de ce livre de Dieu que l'on voudrait nous présenter comme moral et pacifique.

La Bible est la plus formidable escroquerie spirituelle qui s'inscrit dans l'histoire de la pensée humaine.

La Bible, catéchisme du guerrier !

« La Bible, autorité suprême !
Ce livre immoral et sanguinaire... »
André LORULOT
(La Bible Comique).

Laissons derrière nous toute la création, si riche déjà en balourdises. Un des premiers meurtres, c'est celui de Caïn. Il tua son frère Abel par pure jalousie. Ce meurtre individuel ne sera rien comparé à ceux qui suivront, car Dieu lui-même, révèlera tout le fantasque de sa cruauté quand « les anges descendirent sur terre et prirent femme, sa colère fut terrible. »

« J'exterminerai de la face de la terre, l'homme que j'ai créé, depuis l'homme jusqu'au bétail, jusqu'au reptile et jusqu'à l'oiseau des cieux, car je me repens de les avoir faits. » (6-7.)

Avouez l'inconséquence de cette intelligence suprême qui avoue avoir fait des bêtises, pour s'offrir l'occasion de provoquer le déluge. En cela il fut bien l'être le plus cruel et le plus féroce que l'histoire enregistra. Ajoutons qu'après ces quarante jours et quarante nuits, Dieu respira l'agréable odeur... des cadavres, sans doute.

Un peu plus tard, Dieu résolut de détruire Sodome et Gomorrhe sous prétexte que les amusements des citoyens de ces cités n'étaient pas dans la ligne autorisée par le code de la moralité...

Le sacrifice d'Abraham n'a pas été sans révolter tout être quelque peu sensible. L'Eglise nous montre cela comme une soumission complète aux ordres du Divin, et plus tard, s'autorisant de ce passage biblique, le fameux théologien, Saint-Thomas d'Aquin, dont personne n'ignore la « Somme » n'aura point scrupule d'écrire:

« On peut, pour obéir à Dieu, ôter la vie à un homme, qu'il soit coupable ou innocent. »

La grossesse de Rebecca fut laborieuse, paraît-il, et pour cause : deux enfants se heurtaient dans son sein. L'Eternel dit : « Deux nations sont dans son sein et deux peuples sortiront de ses entrailles. Un de ces peuples sera plus fort que l'autre, et le plus grand servira le plus petit. » (25-22.)

Cela ne se fit pas sans querelle, il fut même question, entretemps, d'un plat de lentilles, mais tout se termina par une bataille homérique... entre Jacob et un ange et l'emboiture de la hanche de Jacob fut démise, il devint boiteux.

Jacob eut une fille et parce qu'elle s'était laissé courtiser par un fils du prince Hémor nommé Sichem, les fils de Jacob vengèrent le viol, par consentement vraisemblablement, de leur sœur, en massacrant tous les mâles de la ville où habitaient Hémor et Sichem. C'était là un bien grand carnage pour bien peu de chose, mais la Bible est prodigue en récits de ce genre. La barbarie du « Divin Créateur » est proportionnelle à sa colère, ce n'est pas peu dire; que signifie alors sa bonté infinie : contradiction, mensonge, hypocrisie, bourrage de crâne, le tout ensemble.

C'est L. K. Washburn qui disait, fort à propos : « Le Monde ne fera pas de progrès en moralité tant que la Bible sera regardée comme un livre saint.»

Dans l'*Exode*, le deuxième livre du Pentateuque, l'apologie guerrière se poursuit. C'est ici que se déchaîne sur l'Egypte, les dix plaies dont il est tant parlé et l'une d'elles est caractéristique : elle transforme l'eau en sang; c'est là quelque chose qui n'a rien de bien remarquable. Si la guerre bactériologique n'a point trouvé une application intensive lors de la dernière guerre, en ces temps-là, l'Eternel en fit usage. En effet, la cinquième plaie indique que le bétail de l'Egypte mourut par suite d'une épidémie, la sixième frappa les Egyptiens d'ulcères, les corps furent couverts de pustules et la dixième « l'Eternel frappa tout premier né dans le pays d'Egypte » (12-29.)

L'on s'étonne alors de trouver dans ce livre, le fameux décalogue gravé par Dieu lui-même sur une pierre avec son doigt comme burin et que, dans ces dix commandements, il s'en trouve un qui prescrit le meurtre; « Tu ne tueras point. »

Cela semble un peu tardif. J'avoue ne pas comprendre, et mon incompréhension se justifie d'autant plus que Jehovah enseignera peu après la loi du

talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, etc., etc. »

Après l'Exode, le Lévitique qui n'est qu'une réplique en quelque sorte de son prédécesseur, nous offre une apologie par le fait des sacrifices et actions de grâces, l'immolation au culte barbare, en vue de terroriser les fidèles et le troupeau des pécheurs; c'est en plus un code d'hygiène et social dans lequel est justifié l'esclavage.

Jusqu'en 1865, nous retrouverons l'influence néfaste de la Bible puisque les Sudistes et leurs pasteurs justifièrent l'esclavage et le légitimèrent en usant de l'autorité divine.

Puis vint le recensement, les Nombres; ici encore, l'Eternel fut un précurseur puisqu'il a ordonné à Moïse de récuser les hommes « depuis l'âge de vingt ans et au dessus, tous ceux d'Israël, qui peuvent aller à la guerre » (1-3.)

Parlerons-nous de la plaie qui s'abattit sur les Hébreux qui avaient soupé de melons et de concombres et qui réclamaient de la viande; ils reçurent du poisson, mais dès les premières bouchées, l'Eternel frappa le Temple d'indigestion. Ce fut le tombeau des gourmands.

Coré, Dathan et Abiran se rebellèrent contre Moïse; mal leur en prit, car l'Eternel fit fendre le sol qui était sous eux, « ...la terre ouvrit sa bouche et les engloutit avec leurs familles, avec toutes les personnes qui étaient à Coré, et tous leurs biens ». Ainsi, on peut se rendre compte que rien n'est nouveau sous ce ciel, la guerre souterraine est aussi vieille que le monde.

Les crimes de Dieu sont innombrables. Avant que Moïse ne meure, Dieu ne lui ordonna-t-il pas d'exterminer les Madianites. Leurs crimes : leurs femmes avaient couché avec des Israëlites; et non satisfait de ce carnage, on décida : « Maintenant donc, tuez tous mâles parmi les petits enfants, et tuez toute femme qui aura vécu dans la compagnie d'un homme... » (31-17/18.)

Voici le cinquième livre, le Deutéronome; il égale les précédents, mais Moïse, dans ses discours, dépasse ici les bornes de la plus élémentaire bienséance. Il parle devant tout Israël, cela veut dire devant trois millions d'Hébreux et je pense que le micro n'était pas encore inventé; ces harangues sont d'un subversif qui feraient pâlir nos plus doctes nihilistes, il exhorte son auditoire à obéir à Dieu : « Vous démolirez leurs autels, vous briserez leurs statues, vous abattrez leurs idoles... » (7-5), puis après, « Tu

détruiras tous les peuples que l'Eternel, ton Dieu, te livre; ton œil sera pour eux sans pitié et tu ne serviras point leurs dieux » (7-16) et plus loin encore, « Ton œil sera sans pitié pour lui; ne sois pas touché de compassion et ne le mets pas à l'abri. Tu ne manqueras point de le faire mourir; ta main se lèvera la première sur lui pour le mettre à mort et ensuite la main de tout le peuple. Tu l'assomeras à coups de pierres et il mourra parce qu'il a cherché à t'éloigner de l'Eternel, ton Dieu » (13-8/10.), et enfin, « Tu feras passer les habitants de cette ville au fil de l'épée, tu la voueras à l'interdit avec tout ce qui sera et tu en passeras le bétail au fil de l'épée » (13-15.)

Comme on voit, il n'y a rien de pacifique dans cet enseignement et toutes ces malédictions et anathèmes manquent de bonté et d'amour.

Quant aux livres historiques, celui de Josué, trop célèbre par ses exploits extravagants, nous ne nous attarderons que pour signaler la prise de Jéricho: chacun sait que les épaisses murailles tombèrent après le septième tour de procession autour de la ville; les assiégeants poussèrent des cris, et les trompettes aidant les fameuses trompettes de Jéricho — les murailles s'écroulèrent, on assista alors à un beau massacre « hommes et femmes, enfants et vieillards, jusqu'aux bœufs, aux brebis et aux ânes » (6-21), tout y passa et Dieu, selon les promesses faites à Josué lorsqu'il franchissait le Jourdain, avait dit : « Ne t'épouvante pas et ne t'effraie point, car l'Eternel, ton Dieu, est avec toi, dans toutes tes entreprises » (1-9). C'est beau comme enseignement ! Ce ne fut pas tout, car, les Israélites purent s'emparer encore de la ville d'Aï où douze mille habitants furent massacrés, et comme cinq rois Cananéens essaièrent, en se liguant, d'écraser Josué qui ne l'avait pas volé, Jéhovah « fit tomber du ciel sur eux, de grosses pierres, jusqu'à Azéka, et ils périrent. Ceux qui furent tués par les pierres de grêle furent plus nombreux que ceux que les enfants d'Israël firent périr avec l'épée. » (10-11) et ici, le soleil s'arrêta. Ce fut l'œuvre herculéenne de Josué; c'était pour permettre à notre général de poursuivre, dès le lendemain, ses conquêtes. Il brûla encore de nombreuses villes, massacra des milliers d'habitants, mit trente-et-un rois en capitolade. Comme on voit, Josué fut un foudre de guerre auprès de qui les Attila, les César, les Napoléon et les Foch font piètre figure.

La Bible, toute la Bible, rien

que la Bible, s'écrit le protestant orthodoxe, elle est l'autorité suprême. Si c'est d'autorité morale qu'il s'agit, je ne vois pas ce qu'il peut bien y trouver, mais sans doute, nous ne comprenons rien à leurs symboles...

Le Livre des Juges contient quelques récits de batailles toutes au plus sanguinaires les unes que les autres. Les Mohabites qu'on pensait à jamais exterminer, ressuscitaient pour à nouveau être occis. « Ils battirent environ dix mille hommes de Mohab, tous robustes, tous vaillants, et pas un n'échappa » (3-29/30). Puis, Aanath « défit six cents Philistins avec un aiguillon à bœufs » (3-31).

L'armée du général Cananéen Sisera fut détruite « il n'en resta pas un seul homme » (4-16).

Ici apparaît Gédéon qui leva une armée et, lorsqu'il déclara « que celui qui a peur et qui tremble s'en retourne et se retire », il lui resta dix mille hommes; vingt-deux mille préférèrent rentrer chez eux; c'est pour cela que, présentement, on braque des mitrailleuses derrière les soldats afin de les empêcher de déserter et de sauver leur peau.

De ces dix mille, Gédéon n'en garda que trois cents qui réussirent une épreuve imposée, lapper l'eau comme font les chiens (7-5), mais ils furent des héros intrépides; ils exterminèrent les Madianites, en firent périr cent-vingt mille (8-10). Chacun d'eux s'en était adjugé quatre cents, bel exploit qui valait certes, quelques décorations, mais en ce temps, la modestie n'avait d'égale que la bravoure. N'insistons point sur le meurtre fait par Abimélée sur ses 70 frères et sourions de Jonas et de la baleine pour ne pas être écœurés par Ezéchiel qui mangeait ses excréments et arrêtons-nous un peu aux exploits de Samson. On connaît l'opéra Samson et Dalila. Samson, c'est le précurseur du soldat incendiaire. Il mit le feu à la queue de trois cents renards et les lâcha dans les champs des Philistins; leurs récoltes furent entièrement brûlées. Avec une machoire d'âne, il frappa mille hommes. Sa fin, car il faut une fin aux belles légendes, est connue; il ébranla les colonnes du Temple : « et l'édifice s'écroula sur les princes et sur tout le peuple qui s'y trouvaient. C'est ainsi qu'il fit périr beaucoup plus de gens dans sa mort, qu'il n'en avait fait périr pendant sa vie » (16-30).

Le Livre de Ruth, c'est plutôt une histoire de « bonnes mœurs ». Il n'a aucun rapport avec ce qui nous préoccupe ici, mais il n'en est pas de même du premier livre de Samuël dont la

connaissance miraculeuse promettait une vie miraculeuse. Il nous le fit bien voir.

Les Philistins tuèrent quatre mille Israélites, puis furent battus à quelque temps de là et laissèrent trente mille hommes sur le carreau et l'Eternel leur affligea un mal épouvantable au point que « les cris de détresse montaient de la ville jusqu'au ciel » (5-12). Il les frappa d'hémorroïdes (5-6).

Et les guerres succèdent aux guerres, les pillages aux pillages jusqu'au jour où apparaît en scène le terrible philistin qui avait nom de Goliath; mais le petit David survint et lança une pierre. Goliath était mort.

D'autres combats s'ensuivirent et aussi d'autres morts, car, comme nos généraux modernes, on faisait, à cette époque, bon marché des vies humaines.L'his. toire est une éternelle répétition et si David était petit, il n'en était que plus féroce, témoins, ces prisonniers qu'il fit scier et traîner sur des herses de fer, pour les faire cuire dans des fours à briques (12-31).

Mais vint un vengeur, Absalon qui mit en fuite David, mais fut vaincu par Joab resté fidèle à David et les Absalonites perdirent vingt mille hommes. Le premier livre de Samuël se termine par une de ces histoires dont Tartarin est coutumier : le chef de la garde du roi, un certain Joseph Bassebeth « brandit sa lance contre huit cents hommes qu'il tua dans une seule rencontre » (23-8) ; après cela, on peut tirer l'échelle, celle de Jacob bien entendu; et pour en finir avec ce livre, l'Eternel fâché de ce que David avait fait le recensement, envoya la peste et fit mourir 70.000 Hébreux (24-15).

Le Livre des Rois et des Chroniques ne manque pas d'enrichir la statistique criminelle déjà si généreuse.

Quelques assassinats chez ces rois sont mœurs familières; celles-ci n'ont guère varié, même de nos jours et les motifs en sont restés identiques : courtisanerie, jalouserie, inceste, leur règne en est chargé; partout et toujours ce sont des querelles et des compétitions de toutes sortes.

Achab écrasa 27.000 syriens à l'aide d'une muraille. C'est l'époque des famines ; les guerres sont atroces, des femmes font cuire et mangent leurs propres enfants (II. Rois 6).

Ezéchias voit son règne protégé par un ange de l'Eternel qui fait périr 185.000 Assyriens (II. Rois 9) et nous voici à l'Ecclésiaste, au Cantique des Cantiques, qui, peut-être avec quelques réserves, forme deux livres agréables à lire. Ils sont précieux en enseignements : l'un,

parce qu'il est une sombre imprécation de l'homme dressé devant la sottise du monde et l'autre est un magnifique chant d'amour et de volupté.

Enfin, voici le livre des Prophètes, qui termine l'ancien testament. La barbarie ne perd pas ses droits, le chant guerrier se poursuit et Dieu invite à hâter le pillage et à montrer de la promptitude pour la conquête des butins.

C'est un code de maraudage et les jérémiades de Jérémie n'apporteront point la paix sur la terre; ici, avec quelques autres prophètes, Ezéchiel, Daniel, Osée, nous touchons aux frontières de la folie et du gâtisme.

Des hommes de science et des écrivains comme le docteur Binet-Sanglé et Frazer ne manquèrent point d'écrire que les prophètes étaient des dégénérés, des épileptiques et des hystériques.

Mais Jésus, paraît-il, lança son message d'amour et de fraternité. « Tu ne tueras point. Aime ton prochain comme un autre toi-même. »

La légende chrétienne se propage, mais Saint-Mathieu écrit : « Je suis venu mettre en division l'homme contre son père, la fille contre sa mère, et la bru contre sa belle-mère; les ennemis de l'homme seront les gens de sa maison. » (X.)

Mais Saint-Luc dit :

« Je suis venu jeter le feu sur la terre et que dirai-je sinon qu'il brûle déjà? Estimez-vous que je sois venu mettre la paix sur la terre? Non, vous dis-je, plutôt la discorde. » (XII.)

Et Saint-Luc ajoute :

« Si quelqu'un vient vers moi et ne hait ni son père, ni sa mère, ni sa femme, ni ses enfants, ni ses frères, ni ses sœurs, ni lui-même, il ne peut être mon disciple. » (XIV.)

Ainsi se font jour les contradictions qui ne peuvent justifier que le mensonge des écritures saintes; à travers le langage de Jésus, la violence de Dieu reparaît et rien n'est changé, prophètes et saints d'aujourd'hui ont hérité de leurs aïeux.

⁂

Si je me suis attardé à rechercher dans le livre divin ces nombreuses citations qui forment un édifiant ensemble en ce qui concerne l'apologie de la guerre, c'est que j'ai voulu asseoir mon étude sur ce livre qui aujourd'hui même encore, est considéré comme la base essentielle du catholicisme.

Ainsi, rien ne semblera étonnant de retrouver dans les écrits des hommes d'Eglise, des apologistes de la guerre. Toute leur éducation est empreinte d'esprit belliqueux; ils ne font en serviteurs zélés que suivre et appliquer les leçons reçues.

Nous allons sauter rapidement les siècles qui s'écoulent entre ces historiettes et légendes des temps passés, et les écrits contemporains des hommes d'Eglise. Quelques citations marquantes seulement viendront séparer le passé du présent afin de montrer l'esprit de suite, en matière guerrière tout au moins, qui n'a cessé de régner en cette doctrine catholique qui se réclame d'un enseignement d'amour et de bonté alors qu'elle est tout empreinte de crimes, de viols, de pillages, de massacres et de guerres.

Ce monde est, paraît-il, l'œuvre de l'Etre suprême, et sa sagesse infinie règle sa marche, assure l'ordre, et en garde l'harmonie; en plus, nous sommes l'œuvre du créateur : telle est la conception que se font les catholiques, de l'univers et des hommes. Ainsi considérée, l'histoire de notre planète ne peut se dérouler que sur un plan conçu par Dieu, plan parfait et ses détails en sont réglés de toute éternité; nous marchons dans des voies tracées par sa bonté et sa justice. Etre vertueux, selon l'Eglise, c'est se conformer à ce destin auquel l'Eternel nous convie; s'en éloigner, c'est pécher. L'apologie guerrière à laquelle nous assisterons ne sera donc que la conséquence de cette doctrine catholique qui, au cours des siècles justifiera l'odieux et révoltant état de guerre.

De singuliers arguments ne manqueront pas d'être avancés; ils procèdent tous de cette même doctrine qui tire ses sources d'inspiration du divin Livre.

Comment l'Eglise prépare et entretient les esprits

Le cas de conscience est, certes, un des points sur lesquels l'Eglise semble ne pas vouloir tergiverser.

« Lactance, le Cicéron chrétien, proclamait : « L'homicide est toujours injuste ». Et Saint-Basile, le grand évêque de Césarée voulait que ceux qui avaient pris part à n'importe quelle guerre, fussent éloignés de la communion durant trois ans.

L'Eglise ne regarde pas à quelques coups de canif quand il s'agit de respecter des textes ou des contrats. Elle le fit d'une maîtresse façon avant 1914 déjà.

Le droit ecclésiastique qui, en cette matière, est formel, se trouva, par suite des récentes lois françaises, dans une impasse quelque peu délicate. En effet, tout prêtre qui prend part à des hostilités est frappé d'irrégularité; cela mettait le clergé dans une situation des plus embarrassantes, puisque d'une part, s'il suivait les prescriptions de l'Eglise, il ne pouvait porter les armes, ni s'en servir, mais en agissant ainsi, il désobéissait aux lois de son pays.

Entre la loi de Dieu et la loi des hommes, il devait choisir. Afin d'éviter de perdre les avantages célestes, et pour ne point récuser les avantages terrestres, la sacrée pénitencerie vint à son aide et la question fut tranchée par une décision importante.

« Si ces prêtres sont vraiment des combattants, écrit le chanoine O. Gouget dans « La Guerre allemande et le catholicisme », on ne peut dire cependant que ce soit de leur plein gré. En France, le service militaire est obligatoire pour tous les hommes valides sans exception; le prêtre incorporé dans le service armé subit une nécessité de fait qu'il ne dépend pas de sa volonté d'éviter, et si la guerre l'expose à contracter l'irrégularité, ce ne peut être

que le résultat d'une contrainte que les circonstances lui imposent. »

Pour remédier à cet état de choses qui pouvait devenir pénible pour certains, le 18 mars 1912, la Sacrée Pénitencerie promulgua l'acte suivant :

« 1° Que dans le cas où les clercs auraient encourru l'irrégularité en combattant, les effets de cette irrégularité seraient provisoirement suspendus;

2° Qu'en conséquence, les clercs combattants peuvent agir pendant la durée des hostilités comme si l'irrégularité n'existait pas, c'est-à-dire, d'une part, administrer, d'autre part, recevoir les sacrements.

3° Que cette permission d'agir provisoirement, tant que dure la guerre et comme si l'irrégularité n'existait pas, ne supprime pas cependant cette irrégularité, si elle a été contractée; que, par conséquent, une fois la paix signée, le clerc combattant est tenu de recourir à l'autorité compétente pour s'en faire relever, s'il y a lieu. »

Ainsi était résolue provisoirement la situation canonique de ceux que des circonstances imprévues auraient contraints en tant que soldats, à prendre part aux massacres et leurs inquiétudes de conscience étaient à l'abri de toute sanction puisque l'autorié écclésiastique les couvrait.

« Quand parut en 1912, cette décision de la Sacrée Pénitencerie, écrit A. Lapeyre, dans le monde des croyants, personne ne s'en émut. Les lâchetés individuelles se trouvèrent fort bien de n'avoir pas à désobéir à la loi des hommes. Et, cependant, comme les âmes auraient dû bondir d'indignation! Eh, quoi? Un prêtre de Jésus-Christ a maintenant le droit de par le Pape, avec ses mains teintes du sang de son frère, de marquer au front l'enfant qui vient de naître, et de lui dire : « Je te baptise! Je te pardonne! » Il a ce droit! Le prêtre, les mains poisseuses du sang d'Abel, peut prendre l'hostie consacrée, le corps immaculé de Notre-Seigneur Jésus-Christ et le donner à manger aux fidèles... »

Mais il y eut mieux, et ceci me semble significatif : la falsification du catéchisme.

⁂

Coïncidence ou non, cela se passa un mois à peine avant le déclanchement de la guerre.

C'est G. Dupin (Ermenonville) — un écrivain probe et intègre, qui dénonça, en des livres admirables de documentation précise et riche, les mensonges de la guerre 1914-1918 — qui signala le fait.

En quoi consistait la fraude? Le cinquième commandement de Dieu dit : « Homicide, point ne

seras, de fait, ni volontairement! » Nous le connaissons tous plus ou moins pour l'avoir marmotté dans notre jeunesse, pour l'avoir entendu de nos condisciples et amis. Or, le 2 juillet 1914, nous voyons ce cinquième commandement subir une légère retouche qui pouvait passer inaperçue pour beaucoup, car ne lit-on point et ne répète-t-on point avec une distraction proverbiale et tellement machinalement, ces commandements. Que s'était-il passé?

Avec beaucoup de droitesse, le cinquième commandement était devenu un non-sens, voire une hérésie; jugez-en : « Homicide, point ne seras, sans droit, ni volontairement! »

Le « de fait » s'était mué en « sans droit », ce qui signifiait en réalité, qu'il était permis d'être homicide, car, en fait, le droit, c'est tout et rien. Grâce à sa complicité, on peut tout justifier, n'avons-nous pas vu la guerre du droit? Alors...

Faut-il voir, en celà, une certaine préparation spirituelle de l'église à la guerre et la grande prévoyance de cette dernière vis-à-vis d'un conflit imminent afin que, sous prétexte d'obéir à Dieu. les prêtres et les croyants ne donnent pas l'exemple de la désobéissance aux rois et aux princes ?

Serrons de plus près les faits ; le cathéchisme, selon R. Chardon. date du 2 juillet; il a dû être imprimé avant. Or, l'attentat de Serajevo a lieu le 28 juin 1914; il y a de bien extraordinaires anticipations, comme l'écrit A. Lapeyre. « La guerre peut éclater, il ne manque pas un bouton de guêtre. » Non, pas même le petit cathéchisme pour partir au front.

L'Eglise, dont le chef spirituel est « l'homme le mieux renseigné du monde », a dit Aristide Briand, semble avoir tout prévu, informée qu'elle était de ce qui se préparait. Ce cathéchisme ne fut point tripatouillé sous la seule responsabilité de l'archevêque ; il y eut consentement tacite tout au moins du supérieur infaillible, le Pape, et n'est-ce pas le journal ultra-catholique « La Croix » qui reconnaissait que Pie X avait fait « à plusieurs prélats, des confidences douloureuses affirmant que 1914 verrait certainement la guerre éclater. » Le Pape attendait la guerre, il la savait inévitable.

La complicité de l'archevêque de Paris avec Poincaré est un fait, et par voie de déduction, nous pouvons dire que le Vatican joua son rôle, c'est pourquoi il était nécessaire qu'une nouvelle édition du cathéchisme soit publiée dans lequel était énoncé le droit pour un parfait chrétien, de verser le sang de ses frères en humanité.

Quand vint la guerre, l'hésitation était annihilée, et durant le déchaînement scrupules et retenue ne furent plus de mise.

La guerre nécessaire et rédemptrice

« *Le Sang versé lave les péchés* ».
(Exode XXIX 20/21.)

La guerre, selon d'éminents théologiens, est avant tout un châtiment de Dieu; il ne faut donc point l'empêcher et encore moins se révolter; mais voir en cela la vengeance du Divin contre l'orgueil des pécheurs.

« *Personne de nous n'étant sans quelque faute, dit Mgr Lobbe Dey, évêque d'Arras, la peine subie peut être appelée un châtiment. Or, le châtiment est stérile, il ne sert qu'à torturer si la victime succombe avec la résignation passive de l'être sans raison; le châtiment se double d'une faute quand l'homme atteint par lui se révolte et blasphème la Providence qui le permet; mais le châtiment change de caractère et de nom pour devenir cette grande chose qu'on nomme : l'Expiation, quand la souffrance est chrétiennement supportée.* »

La guerre est donc nécessaire, pensent certains croyants; elle a toujours existé et toujours elle existera.

La guerre est non seulement un châtiment, une chose nécessaire : elle est aussi rédemptrice, car comme l'écrivait un prêtre du diocèse de Meaux : « *Oui, si cette guerre fait mourir les corps; elle est source de résurrection pour les âmes.* »

Ce sont là des leit-motiv sur lesquels les autorités catholiques, écrivains penseurs et écclésiastiques s'appuient pour prôner, justifier les guerres, la déclarer un devoir, tout en lui décernant un brevet de sainteté. C'est l'écrivain catholique Joseph de Maistre qui a fait l'apologie la plus fervente de la guerre nécessaire lorsqu'il écrit dans son livre du *Pape* : « *Le sang humain doit forcément couler sans interruption sur le globe et la paix pour chaque nation, n'est qu'un répit,*

parce que Dieu se plaît à voir couler le sang de l'homme, ce sang répandu à flot étant une expiation et un moyen de purification. »

Il ajoutait : « *On parle beaucoup de la guerre sans savoir qu'elle est nécessaire.* »

Saint-Augustin dans *La Cité de Dieu*, s'est exprimé semblablement : « *Dès qu'un peuple cesse d'être viril et d'aimer le sacrifice, dès qu'il entre dans l'ère de cette décadence et devient capable d'efféminer le reste du monde, ou quand encore, au milieu de sa prospérité et de sa grandeur, il se fait tyrannique, opprime la conscience humaine et menace les libres destinées de la vérité sur terre, Dieu prend entre ses mains un autre peuple et s'en fait une* fronde pour frapper cette nation *corrompue, altière et dangereuse.* »

Aussi, l'abbé Paulié Giloteaux, reprenant cette idée que jamais la guerre ne pourra disparaître entièrement, trouvera et ne craindra pas d'affirmer que la paix est une impossibilité car elle est la conséquence du péché originel.

« *La paix perpétuelle ne pourra exister que dans l'éternelle patrie : le Ciel. Peut-on bannir la guerre de ce monde? Inutile de se leurrer. La guerre existera toujours. Elle est une conséquence du péché originel, une résultante de l'état actuel de notre nature qu'on ne pourra jamais complètement modifier, à supposer encore que, grâce à une éducation constante de l'humanité, on arrive à l'améliorer.*

Quiconque essaie de lutter contre le fléau ne trouve point chez l'abbé Giloteaux une sympathie bien grande car on ne peut être guidé en cela que par des instincts vulgaires « *avec le besoin d'infini et la soif du bonheur qui se trouvent au fond du cœur de l'homme, il n'est pas étonnant que les croyants dont l'horizon se limite à la vie terrestre regardent la guerre avec horreur et cherchent à la bannir de ce monde.* »

Vouloir vivre est un péché aux yeux de ces fanatiques, défendre sa vie contre les menées d'une camarilla serait de l'orgueil. Nous ignorons ce qu'est cette lumière de l'éternité et la paix pour nous est chose possible en ce monde, car le péché originel est aussi absurde que la guerre nécessaire.

Je comprends que pour tenir les foules dans la crainte afin de les mieux fasciner, exploiter davantage, l'Eglise et ses représentants nous affirment que la guerre est un châtiment de Dieu. Voyez avec quelle suffisance le Cardinal Mercier s'exprimait dans sa lettre de Noël 1914 :

« *Ah! raison superbe, tu croyais pouvoir te passer de Dieu! Tu ricanais quand, par son Christ et par son Eglise, il prononçait les paroles graves de l'expiation et de la pénitence. Enivré de tes succès éphémères, homme frivole, repu d'or et de plaisirs, tu te suffisais insolemment à toi-même! Et le vrai Dieu était relégué dans l'oubli, méconnu, blasphémé avec éclat, parfois par ceux que leur situation chargeait de donner à autrui l'exemple du respect, de l'ordre et des assises. L'anarchie pénétrait les couches inférieures; les consciences droites se sentaient tentées de scandales. Jusqu'à quand, Seigneur, tolèrerez-vous l'orgeuil de l'iniquité? Où êtes-vous, Maître, et donnez-vous finalement raison à l'impie qui proclame que vous vous désintéressez de votre œuvre?*

» *Un coup de foudre, et voici tous les calculs humains bouleversés, l'Europe entière tremble sur un volcan.*

» *La crainte du seigneur est le principe de la sagesse.*

» *Les émotions se pressent dans les âmes, mais il en est une qui domine, c'est le sentiment que Dieu se révèle le Maître.*

» *Les nations qui, les premières, ont donné l'assaut, et celles qui se défendent, se sentent également dans la main de celui sans qui rien ne se fait et rien n'aboutit.* »

Ces cantiques belliqueux glorifiaient la guerre comme étant un châtiment de Dieu. Nous allons les retrouver dès le début de 1914, sur toutes les lèvres des prêtres. Pas un sermon de l'époque qui n'y fasse allusion et lorsqu'on était fatigué de ressasser la complainte de châtiment, on entonnait celle de la guerre rédemptrice.

Dans le *Matin* du 16 août 1914, Mgr Baudrillart dit: « *Je pense que ces événements sont fort heureux... Il y a quarante ans que je les attends... La France se refait et, selon moi, elle ne pouvait se refaire que par la guerre, qui purifie.* »

Dans un sermon donné le 9 mai 1915 à l'église de la Madeleine, le père Sertillanges s'écrie : « *En partant de la tranchée comme d'une grotte de Gethsemani, nous aboutirons au calvaire, là où le sacrifice humain s'accomplit, là où se prépare en monnaie glorieuse, notre rédemption.* »

Mgr Gibier, archevêque de Versailles, dans un discours prononcé le 30 novembre 1914, disait : « *Frères bien-aimés, tombés au champ d'honneur, votre mort est un enseignement qui corrige les erreurs de la*

France. La France qui ne voulait plus ni Dieu ni maître, vous lui apprenez comment on donne sa vie à Dieu, qui en dispose, et aux chefs qui la demandent. La France ne savait plus que jouir, vous lui apprenez à souffrir. La France se déchirait dans la discorde; vous lui apprenez la réconciliation par l'héroïsme pratiqué en commun.

» *Frères bien-aimés tombés au champ d'honneur, votre mort est une expiation qui rachète les péchés de la France.* »

Et le même, dans un sermon, le 2 novembre 1915, ajoute : « *Nos morts de la guerre! Ils sont là sous nos yeux, comme une moisson fraîchement coupée dans laquelle se confondent les tiges encore verdoyantes et les épis déjà mûrs, le nombre, l'élite, la jeunesse, sont précipités dans un fleuve de sang qui nous inonde. Disons mieux, dans un fleuve d'héroïsme et de gloire, qui nous régénère et nous sauve.* »

Mais ce monseigneur est vraiment prodigue. Les morts le mettent en verve et son lyrisme coule et déborde :

« *Beaucoup de nos morts se sont immolés pour la patrie, en union voulue et réfléchie avec le divin rédempteur, s'immolant pour le salut du monde... Voilà nos rédempteurs. Par eux, ont été expiées nos erreurs et nos fautes; par eux, sur la balance de la justice éternelle, le plateau qui porte les mérites est devenu plus lourd que le plateau qui porte les péchés. Par eux, nous avons été réhabilités non seulement devant les hommes mais devant Dieu.* »

Hypocrite et tartuffe. Comme il est doux de jouer avec la vie des hommes, lorsque bien repu, on se pavane dans les chaires de vérité, poussant le cynisme jusqu'à vouloir parler au nom de ce prétendu Christ humain et fraternel. Et comme étaient vrais ces poèmes de Marc de Larreguy de Civrieux lorsqu'il disait dans la *Muse de Sang* :

« *Taisez-vous... Prenez garde*
à eux... Laissez-les seuls,
Roulés dans leurs toiles de
tentes...
Ou bien craignez, craignez
que les morts ne vous hantent
D'hallucinants remords et de
folle épouvante
Si vous touchez à leurs lin-
ceuils. »

Voici l'évêque de Bayonne Mgr. Gieure : « *L'âme des parents et l'âme des enfants rendent le même son héroïque et chrétien. Leur sang versé à profusion aura rendu, à notre pays, un autre service que les générations futures raconteront. Ils ont expié et payé les vieilles dettes nationales. L'épreuve purifie. Elle répare et efface. Elle sauve.* »

Guerre rédemptrice, guerre nécessaire; châtiment de l'Eternel, berceuses ecclésiastiques modulées du haut des chaires dites de vérité par les serviteurs de l'Eglise à la gloire éternelle du divin maître.

« *Un jeu des lois de la guerre nous rend l'âme d'une nation qui se bat pour vivre. Il prescrit comme la première condition du salut le retour au principe d'autorité. C'est dans cette direction que la France peut rencontrer la mystique de la guerre et utiliser les forces extraordinaires qu'elle met à sa disposition...* » écrit Dom Besse dans l'Univers. Et de conclure...

« *La Bataille est un facteur de l'ordre. Quand nous voulons glorifier Dieu, nous l'appelons Dieu des batailles...*

» *Voilà pourquoi Dieu a rendu la bataille et la guerre inévitables, et voilà pourquoi le peuple qui ne sait pas les apprécier est voué à la disparition.* »

Thuriféraires des divinités sanguinaires, vos voix hypocrites blasphèment la vie. Et voici pour clore ce chapître, la parole de Benoit XV au consistoire en l'an 1915 : « *Dieu permet que les nations qui avaient placé toutes leurs pensées dans les choses de cette terre se punissent les unes des autres, par le carnage mutuel, du mépris et de la négligence avec lesquels, elles l'ont traité.* »

Et le 25 janvier de la même année, le Cardinal Mercier recevait des évêques de la province de Lyon, une lettre dont j'extrais ce passage : « *La Belgique est vaincue, mais elle revivra. Dieu qui est en train de broyer l'Europe pour la remanier, ne frappe la Belgique que pour la guérir.* »

Le Châtiment de Dieu

Que l'Eglise ait dans les guerres, une grande part de responsabilité, il serait puéril de le contester. Que l'Eglise désire les guerres, toute sa politique nous le prouve. Que le Vatican pousse au conflit, toute son attitude en donne la preuve la plus tangible.

Pour ce qui est de la guerre de 1914, le doute n'est plus possible lorsqu'on se donne la peine de consulter les documents et les archives diplomatiques; lorsqu'on parcourt les correspondances et les mémoires des hommes d'Etat. Voici parmi tant de pièces révélatrices, le télégramme adressé par le baron Ritter, ambassadeur auprès du Vatican, au gouvernement bavarois, le 26-7-1914 :

Le Pape approuve une action énergique de l'Autriche contre la Serbie. Le cardinal secrétaire d'Etat (Merry del Val) espère que cette fois, l'Autriche tiendra bon. Il se demande quand l'Autriche pourrait faire la guerre, si elle n'était pas résolue à repousser par les armes un mouvement étranger, qui a déterminé le meurtre de l'archiduc et qui, vu la situation présente de l'Autriche, menace son existence. Dans les déclarations du cardinal secrétaire d'Etat se manifeste la crainte de la curie romaine devant le panslavisme. (Cité par le « Quotidien » du 9 juin 1923.)

Ce document est significatif et dévoile la culpabilité de l'Eglise, car cette approbation papale, c'est la reconnaissance tacite de la guerre; mais à côté de ce document du baron Ritter, voici une autre pièce non moins accusatrice, celle du conseiller de légation à l'Ambassade d'Autriche-Hongrie auprès du Saint-Siège, le comte Pallfy d'Erdod, datée du 29 juillet 1914 :

Au cours de la visite que je fis, il y a deux jours, au cardinal, secrétaire d'Etat, celui-ci dirigea naturellement la conversation sur les grands problèmes et sur les questions qui préoccupent aujourd'hui l'Europe. Mais, dans les observations de Son Eminence, il était impossible de sentir un esprit particulier d'indulgence et de conciliation. Tout en caractérisant

d'extrêmement rude la note adressée à la Serbie, il l'approuvait néanmoins sans aucune réserve, et exprimait en même temps, de manière indirecte, l'espoir que la monarchie irait jusqu'au bout. Certes, pensait le cardinal, il était dommage que la Serbie n'eût pas été « humiliée » beaucoup plus tôt, car alors cela aurait peut-être pu se faire sans mettre en jeu, comme aujourd'hui, des possibilités tellement immenses.

Cette déclaration correspond aussi à la façon de penser du Pape, car, au cours de ces dernières années, Sa Sainteté a exprimé à plusieurs reprises le regret que l'Autriche-Hongrie ait négligé de « châtier » son dangereux voisin danubien... (Pallfy d'Erdod.)

Dans une autre lettre, dont l'auteur est le Prince Jean Schonburg lui-même (ambassadeur d'Autriche-Hongrie auprès du Saint-Siège), nous trouvons l'aveu suivant :

Le Pape lui a promis (février 1915) d'agir de toutes ses forces pour que l'Italie reste neutre et n'intervienne pas dans le conflit.

Par amour de la paix ? Non pas. Le pape avoue...

...avec la sincérité la plus parfaite, qu'en cela il s'agissait pour lui, tout autant que de l'Autriche-Hongrie, de la SITUATION DE LA PAPAUTE (1).

---

(1) André Lorulot : « L'Eglise et la Guerre ».

Si nous remontons jusqu'aux événements de Serajevo, nous constatons que la politique vaticane en matière de paix, est sujette à caution.

Léon XIII, rapporte le Prince Bülow, dans ses mémoires, entretenait avec le Kaiser Guillaume II, une correspondance assez suivie. Voici l'une des lettres adressées par Léon XIII à l'Empereur :

Vos principes de gouvernement, je les connais et les ratifie pleinement. Je vous ai suivi et observé pendant votre règne et ai reconnu avec joie que votre souveraineté repose sur un christianisme intégral. Vous avez pour vous guider des principes religieux si élevés que je ne puis qu'implorer la bénédiction du ciel sur vous, sur votre dynastie, sur l'empire l'Allemagne et la prononce sur vous.

... J'ai fait ce rêve que vous, Empereur d'Allemagne, aviez reçu de moi, le pape Léon XIII, la mission de combattre les idées socialistes et athées et de ramener l'Europe au christianisme... Je suis entouré d'Allemands et je suis devenu presque un demi-Allemand.

Après cela, il se trouvera encore des nigauds pour vanter la « neutralité » et le « pacifisme » du Vatican!

Le père Charles Maignié, cite André Lorulot dans son ouvrage, publiait dans *La Vérité* Française, avant guerre, les paroles suivantes :

Il y a une France qui est pour le monde un sujet d'effroi et de scandale, sans culte, sans foi, sans amour, sans honneur, sans conscience. L'apostasie officielle de la France, le régicide, la perversion systématique des âmes sont des crimes qui ne peuvent être effacés que par le sang. L'enseignement des peuples a besoin de cette leçon... J'attends que la République, favorisée jusqu'ici d'une paix prolongée, ait subi l'épreuve d'une grande guerre.

Dans le même journal, sous la même signature, le 22 avril 1906, nous lisons :

Ce qui décidera l'avenir du catholicisme en France, c'est la guerre, la vraie guerre. De pareils conflits peuvent se résoudre autrement ailleurs, mais en France, ils se décident par le sang. (« La Vérité Française », 22 avril 1906.)

Toutes ces pensées sont suffisamment explicites pour dévoiler la politique du Vatican envers la guerre. Une fois celle-ci déclarée, ce fut le déchaînement des passions et, que ce soit d'un côté de la frontière ou de l'autre, partout les prêtres bénirent les canons, les cuirassés, et les armées qui s'en allaient vers les charniers.

Voici quelques spécimens de littérature ecclésiastique. De l'abbé Th. Moreux dans *Le Petit Journal* du 8 avril 1918 :

... Mais je gage que, lors de la ruée boche vers Amiens, nos artilleurs préféraient encore « taper dans le tas » avec nos élégants obus de 75, qui n'empoisonnent pas à la façon des vitrioleurs mais anéantissent proprement des bataillons entiers.

De Mgr. Tissier, évêque de Châlons (à N.-D. d'Epernay, 19-9-1915.) :

Le triomphe, à n'en pas douter, coûtera encore bien du sang ! Mais chaque goutte qui tombe la lave davantage (la France) et la fait plus belle, chaque flot qui coule la pousse vers Dieu et resserre son union sacrée. Chaque rosée vermeille qui s'étend sur la plaine, au matin et au soir des batailles, y sème des hommes...

Et dans l'autre camp, le cardinal Hartman, archevêque catholique de Cologne, s'empresse de tenir le même langage :

Dieu a été, il est avec nos héroïques soldats, à l'est et à l'ouest, sur la mer et dans l'air. Il a été et il est avec notre peuple allemand qu'embrasent la détermination de tenir jusqu'au bout et la confiance dans la victoire finale. C'est avec Dieu que nos soldats sont partis pour cette guerre.

Certes, il est très difficile aux hommes de se retrouver dans une telle confusion, mais qu'importe, ils s'en allaient vers les charniers mourir pour Dieu et la patrie, mourir pour leur Dieu et leur patrie. Parmi les morts, Dieu reconnaissait les siens.

Que reste-t-il dans tout cela de l'enseignement prétendûment moralisateur de l'Eglise? Que deviennent les beaux préceptes : « Tu ne tueras point, aimez votre prochain comme vous-même. »

Lorsque le 31 juillet 1914, Jaurès tombait sous les balles de Villain — un pilier d'église — Renaudel, parlant de ce meurtre, rapportait les derniers propos du tribun lorsque, quelques heures avant sa mort, s'apercevant que la guerre allait éclater, et désespérant de maintenir la paix, il s'écriait : « C'est un coup des jésuites ». Cette pensée mérite d'être méditée car Jaurès n'était pas un anti-clérical forcené.

Le pacifisme et l'Eglise

Il y a une telle contradiction entre les faits et gestes, les paroles et les écrits des gens d'Eglise, un tel embrouillement que pour employer une expression populaire, un chat n'y retrouverait pas ses petits.

Au Décalogue, il est écrit : « Tu ne tueras point » mais il est dit aussi, œil pour œil, dent pour dent. Il est écrit : « Tu aimeras ton prochain comme toi-même » mais il est dit aussi : « Celui qui combat par l'épée, périra par l'épée. »

Cet enseignement confus devait aider à justifier les attitudes complexes et de circonstance que l'Eglise n'a cessé et ne cessa de prendre dans le cours des siècles, usant tantôt d'un texte, tantôt de l'autre, suivant les besoins de sa politique.

Et c'est bien cet enseignement qui se dégagera des assises et des réunions du clergé. Voici deux exemples pris, l'un en Allemagne, l'autre en France, qui montrent bien cette politique opportuniste des Eglises; ils ont été publiés tous deux dans « L'Ami du Peuple » des 10 et 30 novembre 1931.

« *Le VIII^e^ Congrès de l'Union pour la Paix des Catholiques allemands s'est tenu, hier, à Berlin. Un office solennel, célébré par Mgr Schreiber, évêque de Berlin, assisté d'un aumônier catholique français, le père Delorme, a précédé l'ouverture du Congrès.*

» *Mgr Schreiber a prononcé un discours qui fut très remarqué : Nous ne condamnons pas toutes les guerres, posa tout d'abord en principe Mgr Schreiber. Nous connaissons une guerre juste : la guerre de la légitime défense d'un Etat, dont l'existence est menacée par des interventions injustifiées de l'ennemi étranger, et c'est dans cet esprit que nous honorons la mémoire des soldats allemands morts pendant la guerre. Cette guerre juste est permise par la morale; elle constitue même un devoir social et ethnique.* »

La guerre un devoir? Quel drôle de pacifisme! Mais celui-ci n'est qu'un allemand; un faux catholique, peut-être?

En voici un qui est catholique et français (« L'Ami du Peuple », 30 novembre 1931) :

« *Dans une lettre adressée au directeur de l'Enseignement libre de son diocèse, à propos d'un manifeste sur la paix destiné à être répandu dans les écoles catholiques, Mgr Sagot du Vauroux, évêque d'Agen, voulant donner à la jeunesse, sur ce sujet, un enseignement conforme à l'intérêt national, déclare notamment :*

« *Ecoutons avec joie et reconnaissance la parole du Pape : Les catholiques doivent être partout les propagateurs les plus ardents de la paix; cependant, prenons-y garde. Il serait facile de dénaturer le sens des exhortations de Pie XI. Ne leur donnons pas la signification qu'elles n'ont point, qu'elles ne peuvent avoir. Ne condamnons pas la guerre...*

» *Celle-ci est toujours un fléau, rien n'est plus évident; même si sa cause est juste, elle devient facilement coupable quand elle viole les lois de l'humanité.*

» *Il faut avant de la déclarer ou de l'accepter, recourir à tous les moyens honorables de l'éviter; mais prétendre qu'elle est criminelle en soi, que, par conséquent, elle doit être flétrie par la morale, c'est commettre une grave erreur, et, par conséquent, dépasser le but qu'on voulait atteindre...*

» *Ne vous laissez donc pas entraîner par les coryphées et les pontifes du pacifisme à outrance...*

» *L'antimilitarisme et l'internationalisme, que l'on propage, hélas! impunément, abaissent les caractères, énervent les volontés et les courages...*

» *Enfin, nous serions imprudents de nous affaiblir de plus en plus, il importe de ne rien négliger de ce qui peut consolider la paix; cependant, si, par malheur, une guerre éclatait, soyons prêts; défendons notre patrie et, de nouveau, remportons la victoire* » *(1).*

Un homme en qui je reconnais une grande probité, mais catholique cependant, a écrit dans « L'Objection de conscience est-elle soutenable? » : « Entre militarisme et doctrines chrétiennes, il y a le plus vif des contrastes. Un chrétien est un homme en qui doit vivre l'esprit du Christ; or, peut-on, sans blasphème, imaginer Jésus, lanceur de grenades ou nettoyeur de tranchées? Il nous im-

(1) A. Lapeyre : « *L'Eglise veut-elle la paix ou la guerre?* »

pose l'amour de nos ennemis, il exige la charité (et non pas seulement la justice) entre les peuples et les états, comme entre les individus. »

De bonne foi, M. Lecat, auteur des lignes précitées, essaie de justifier l'attitude catholique et de montrer l'esprit pacifique qui préside, selon lui, en son sein. Je ne puis partager sa croyance et je ne désespère pas qu'un jour, M. Lecat n'entrevoie dans cette église qu'il défend l'une des puissances qui, avec le capitalisme et l'armée, s'associe, aux préparatifs de monstrueuses hécatombes.

Cette puissance séductrice dont l'habileté de captation est grande, il faudra bien qu'il la dénonce à son tour, quand il comprendra tout le byzantinisme des écrits et des paroles des prêtres du clergé et des hautes sphères vaticanes.

Certes, je le reconnais, il y a me des écrits et des paroles des êtres épris d'esprit pacifiste et l'on ne peut contester la noblesse courageuse dont font preuve certains dans cette belliqueuse chapelle.

Des Stratmann, des Keller, des Ude, méritent notre admiration. Ce sont des « hors du troupeau » sans pour cela être des « en dehors ».

Et comme l'écrivait, avec juste raison Victor Margueritte :

« Est-ce à dire qu'il n'y ait point, parmi les vicaires du Christ — qu'ils siègent au trône de Saint-Pierre ou dans quelque pauvre cure campagnarde — de nobles esprits et de braves cœurs? J'en connais, pour ma part, mais ils sont exceptions et le haut clergé les tient pour serviteurs suspects. »

Ceci dit, il y a lieu de faire toutes les restrictions nécessaires quant à la parole chrétienne officiellement promulguée par le Pape, les cardinaux et les évêques. Et si la théologie morale parle parfois un langage inaccoutumé, dans sa grande généralité, l'Eglise reste l'organisatrice des meurtres collectifs, celle qui prépare dans les coulisses et fomente les haines et les querelles qui conduisent aux guerres.

Non, je ne puis voir « dans la pensée catholique, un accord avec les conceptions pacifistes les plus radicales », je ne suis pas atteint de cécité mentale. Jugez-en.

Benoît XV, ce pape qui se tint au dessus de la mêlée, avait bien adressé quelques lettres pacifiques au monde, durant la guerre. En voici, le passage de l'une d'elles :

« Assez de tueries, il serait temps de parler de Paix, de discuter, de s'entendre »,

et Lapeyre d'ajouter :

« Les peuples ne l'entendirent pas. Et pour cause : c'est que le clergé de tous les pays se gardèrent bien de communiquer ces lettres à leurs fidèles et quand elles furent connues, ce ne fut que par les journaux pacifistes dénoncés par tous les clergés comme défaitistes. »

Le pacifisme de l'Eglise ressemble à s'y méprendre à celui de Guillaume II, de Nicolas II et consorts. Ce n'étaient pas des méchants hommes... non, mais leurs faces sont souillées aux uns comme aux autres, du sang des millions de victimes, jetées en pature aux dieux Moloch.

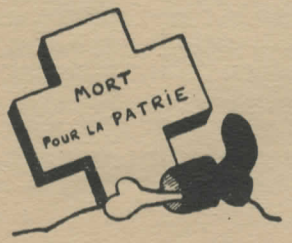
Au consistoire du 22 janvier 1915, le Pape Benoît XV, s'adressant à son clergé, s'exprimait en ces termes :

« *Il ne serait ni convenable, ni utile d'engager l'autorité pontificale dans les litiges mêmes des belligérants... S'il se comportait autrement (le Souverain Pontife), non seulement il ne contribuerait pas à la cause de la paix, mais, ce qui est pire, il attirerait à la religion des aversions et des haines, et exposerait à des troubles fort graves la tranquillité et la concorde intérieures de l'Eglise.* »

Ici perce la vérité. Par dessus la paix, il y avait la tranquillité de l'Eglise, car en fait, devant ce pacifisme papal, quelle signification avait ce bellicisme outrancier des clergés nationalistes. Et pourtant ne devait-il pas, serviteurs de Dieu, obéir au représentant de Dieu sur terre.

Comment concilier cette discorde intérieure, dans la maison du seigneur, et qui pouvait entraîner des scissions dans le troupeau. L'Eglise se révèle d'une diplomatie machiavélique; elle reste unie malgré cet apparent conflit familial. Dans « L'Action Catholique » du 20 juin 1927, le journal de l'abbé Bergey, nous lisons : « Le pape est dans son rôle en exhortant les peuples dans la paix comme le patriote est dans le sien en veillant aux conditions de la sécurité française. Les deux missions se complètent dans le plan de Dieu ».

Voilà bien la politique de l'Eglise, le rôle spirituel du grand sorcier de Rome.



La Paix, toute la Paix !

« Où un prêtre a passé, l'herbe ne croît plus pendant dix ans. »
(Vieux proverbe.)

Nous voulons la paix, toute la paix, certes, c'est là notre plus ardent désir, et nous voudrions qu'elle se réalise demain.

Nous sommes forcés de constater cependant que le régime social présent ne peut nous l'apporter.

« La Paix, la vraie paix ne s'édifiera donc, écrit Sébastien Faure, que sur les ruines du monde social actuel, sur l'effondrement du principe d'autorité et des institutions qui en procèdent : le capitalisme, autorité sur les choses, et l'état, autorité sur les personnes. »

Mais si nous prêchons la paix, nous voudrions la prêcher totalement; or, nous devons le constater, chez nous, comme partout ailleurs, la réaction alliée, fidèle de l'Eglise, déclare la guerre à tout ce qui n'est pas elle. Hors de l'Eglise, point de salut. Et entretenant les vieilles haines religieuses, l'Eglise jette les peuples contre les peuples, les nations contre les nations, les hommes d'un pays contre leurs frères.

La fraternité, nous n'avons cessé de la prêcher, nous, révolutionnaires et pacifistes des diverses écoles et toujours nous avons vu se dresser devant nous, nos maîtres, qui, au nom, de leurs richesses, voulurent nous imposer leurs lois et toujours, nous avons vu l'Eglise à leur côté. Nous avons été contre la guerre; nous avons proclamé notre idéal anti-militariste et de suite, nous avons vu se dresser tout l'appareil militaire, tout ce monde de l'armée, appuyé par l'Eglise.

Partout, en Italie avec le fascisme, en Espagne, avec la dictature, au Mexique ou en Pologne avec des aventuriers, en Allemagne avec l'hitlérisme, en Hongrie avec Horti, en Autriche avec Dollfus, nous avons assisté à une entente étroite de l'Eglise et de la réaction. Partout, l'Eglise insultait la misère et tentait de courber la classe ouvrière sous son joug spirituel pour mieux la livrer au capitalisme exploiteur.

« Ah! non! L'Eglise ne veut pas la Paix! L'Eglise donne à la guerre une base solide, aussi solide que l'ignorance des foules! Même quand elle parle de Paix, l'Eglise prépare la guerre.

Mais dans quel but? Quels intérêts poursuit-elle donc? Toujours le même depuis dix-huit cents ans : dominer sur les peuples et les princes. Et le mécanisme est très simple, par lequel elle s'assure la domination et les profits. Servante du capital, elle insinue partout ses noirs bataillons. D'aucuns l'ont écrit : ce fut un grand bien pour la religion que l'envoi de prêtres aux armées.

... ...

« Ils sont partis, fuant et mourant. D'aucuns sont revenus blessés, meurtris, dolents.

Dans les ambulances, une humanité toute spéciale est revenue. Autour des lits s'agitent des infirmiers, des infirmières, des curés qui ne font pas la guerre, des dames de la Croix-Rouge, des sœurs de charité, des pouffiasses du grand monde venant chercher le frisson, tout un monde de bons chrétiens armés d'indulgences plénières : pour une messe, quinze jours de convalescence : le ciel; pour un refus : le front plus rapidement : l'enfer.

» *Paris vaut bien une messe!*

... ...

» *Or, il y a eu 74 millions de mobilisés et 32 millions de tués ou blessés. Comptez! comptez. Et n'allez pas oublier : les bonnes œuvres, le denier de Saint-Pierre, les petits Chinois, les troncs de Saint-Antoine, etc., etc., etc. N'aurions-nous pas là l'explication du fameux plan divin dont nous parlait le journal de l'abbé Bergey? En haut, le caissier, pape pacifiste et neutre, recevant de tous côtés; et, dans chaque pays, en bas, les PERCEPTEURS, ramassant, pour sa caisse, dans le sang et la sanie, l'or du pauvre monde?*

... ...

» *Plan admirable, en vérité! S'enrichir et raffermir sa domination! Nul capitaliste n'a autant gagné à la guerre! La guerre est vraiment la rédemptrice de l'Eglise !* » (1).

Partout, nous retrouvons l'Eglise avec les forts contre les faibles et cela nous autorise à dénoncer l'hypocrisie de son pacifisme, le bluff de son amour du prochain; cela nous autorise à proclamer :

L'Eglise, c'est la Guerre!

---

(1) Lapeyre : « *L'Eglise veut-elle la paix ou la guerre ?* ».

Table des Matières

I. L'Eglise, c'est la guerre 3

II. La Bible, catéchisme du guerrier 6

III. Comment l'Eglise prépare et entretient les esprits 14

IV. La guerre nécessaire et rédemptrice... 17

V. Le Châtiment de Dieu 22

VI. Le pacifisme et l'Eglise 26

VII. La Paix, toute la Paix ! 30

20francs